

Pauline Bosredon

RESO - UNIVERSITÉ RENNES II  
ESO - UMR 6590 CNRS

L'articulation entre dynamique locale et dynamique globale a déjà été pensée et largement explicitée en ce qui concerne les institutions et l'économie. Elle l'a moins été en ce qui concerne le champ culturel et singulièrement celui du patrimoine tel que le définissent les institutions internationales. C'est ce que cette recherche propose d'étudier en se penchant sur le cas d'Harar, en Éthiopie, dont le centre ancien a été classé par l'Unesco en juillet 2006<sup>1</sup>.

Au cœur de la problématique se trouve la relation entre Patrimoine Mondial et développement local, et plus précisément comment le classement au Patrimoine Mondial crée localement les conditions d'un nouveau projet urbain, avec l'entrée en jeu de nouveaux acteurs, de nouvelles réflexions sur la ville et son développement, et éventuellement de nouvelles ressources.

Nous sommes aujourd'hui face à un consensus apparent sur la nécessité de préserver et de valoriser le patrimoine<sup>2</sup>. Cela est particulièrement vrai dans le cas des classements opérés par l'Unesco, institution internationale nécessairement uniformisante dans la définition qu'elle propose du patrimoine et dans ses modes de conservation et de mise en valeur, alors qu'il existe pourtant à l'échelle locale des divergences profondes à ces deux niveaux.

Il est ici question d'une ville dont le centre ancien a été classé « Patrimoine Mondial », Harar en Éthiopie, dont l'étude de terrain a été menée entre mars et août 2006. L'interrogation du départ peut se résumer ainsi: le patrimoine, pour quoi faire? La question est posée au croisement de deux échelles d'analyse, échelle globale au niveau de l'Unesco qui propose des critères de classement universels et un cahier des

charges pour la gestion patrimoniale; échelle locale au niveau des politiques urbaines à Harar.

Entre consensus, divergence ou indifférence selon la catégorie d'acteurs envisagée, le classement du centre historique intervient à Harar dans une ville qui cherche un second souffle et réfléchit au renouvellement de son schéma directeur. Ce classement vient-il alors se placer au cœur du projet urbain, ou à ses marges? Change-t-il localement les conditions du projet urbain? C'est-à-dire:

- Les valeurs qui sous-tendent ce projet? Y a-t-il sensibilisation à la nécessité de mettre en valeur un patrimoine local?

- Les acteurs en présence? Y a-t-il révélation de nouveaux acteurs, participation de la société civile aux questions urbaines? Le patrimoine impose en effet une nouvelle logique dans les politiques urbaines et il légitime un certain nombre d'actions nouvelles. De nouveaux acteurs entrent en scène: par exemple le nouveau Bureau de la conservation à Harar, légitimé à intervenir dans le champ de la gestion patrimoniale, et plus largement - par le biais de son intervention dans le nouveau schéma directeur - à celui de la politique urbaine.

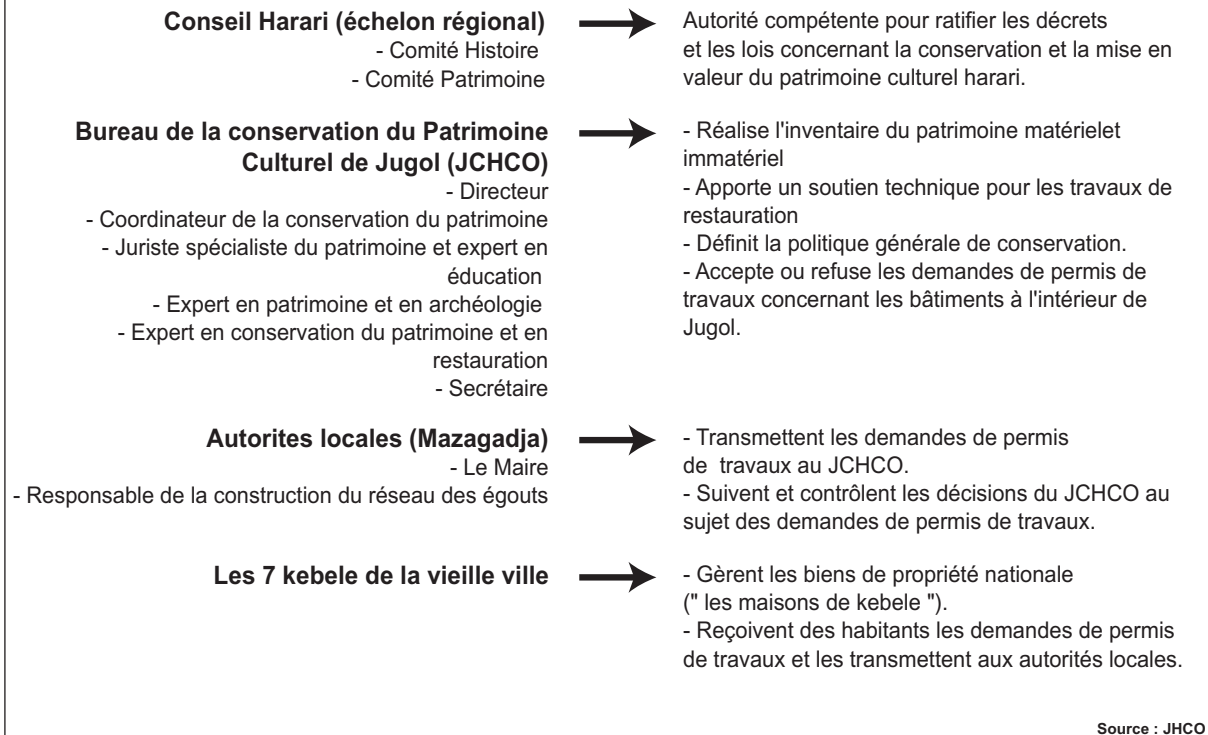
- Le statut des lieux? Les différents quartiers de la ville prennent-ils une valeur particulière au regard de leur nouveau statut (centre historique patrimonialisé, ville nouvelle, périphérie)?

Le travail de terrain effectué à Harar permet d'avancer quelques éléments de réponse, selon trois axes: l'approche des acteurs, de leurs positions et de leurs moyens d'action respectifs, a permis de mettre en évidence des divergences de vues qui remettent en cause l'existence d'une véritable politique patrimoniale. Il s'agit en effet pour les décideurs - et ce sera notre second point - de fondre le classement dans un nouveau projet de ville, bien plus ambitieux qu'une simple mise en valeur patrimoniale. Enfin, nous posons la question des enjeux identitaires sous-jacents dans ce nouveau projet qui participe d'une forme de reconstruction territoriale et idéologique de la ville d'Harar.

1- *Le patrimoine au cœur de l'urbain. Le projet local dans les villes du Patrimoine Mondial: une comparaison entre Harar (Éthiopie) et Alep (Syrie)*, Thèse de géographie en cours sous la codirection de V. Gouëset et de A. Ouallet, laboratoire RESO, UMR 6590, Université Rennes 2.

2- cf. M. Gravari-Barbas, V. Veschambre, « Patrimoine et développement durable. Les villes face au défi de la gouvernance territoriale », introduction, septembre 2005, *ESO Travaux et documents*, n° 23, pp. 9-10.

Figure 1 - Acteurs impliqués dans la conservation du patrimoine à Harar



## UNE VÉRITABLE POLITIQUE PATRIMONIALE EXISTE-T-ELLE ?

### Apparition de nouveaux acteurs patrimoniaux

La région harari a créé en 2003 le Bureau de la conservation du patrimoine culturel de Jugol (JCHCO<sup>3</sup>) en réponse à une demande de l'Unesco qui veut avoir l'assurance que la ville d'Harar possède les structures nécessaires à la protection de son patrimoine. Le bureau a pour responsabilité première de prévenir les démolitions des maisons traditionnelles et les modifications faisant intervenir techniques et matériaux modernes. Les *kebele*<sup>4</sup> aident le bureau dans sa mission en surveillant leurs secteurs respectifs. Si nécessaire, la municipalité peut intervenir et démolir toute construction interdite par la nouvelle législation sur le patrimoine dans Jugol.

Les statuts précisent que l'action du JCHCO doit per-

3- JCHCO: Jugol Cultural Heritage Conservation Office  
 Jugol est le nom que les Harari donnent à la vieille ville d'Harar. C'est le périmètre classé par l'Unesco (cf. Philippe Revault & Serge Santelli dir., 2004, *Harar Jugol. Nomination of properties for inclusion on the World Heritage List*, Paris, AEPAN-MED)

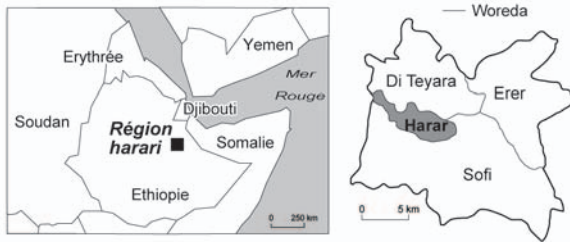
4- *kebele*: il s'agit de la plus petite unité administrative éthiopienne. Chaque État régional est en effet subdivisé en plusieurs unités administratives: Zones administratives, *Woreda* (district): c'est en principe l'unité de base du gouvernement, *Kebele* (association de voisinage): c'est l'échelon le plus proche de la population

mettre d'accroître la participation de la population locale dans la protection et la mise en valeur du patrimoine et d'ainsi renforcer la fonction du patrimoine dans la vie de la communauté. Le JCHCO calque ici sa politique sur celle de l'Unesco qui souhaite voir la société civile prendre une place plus importante dans les politiques de gestion patrimoniale au niveau local. Cette résolution est toutefois pour l'instant demeurée à l'état de vœu pieux. Toutes les personnes représentant les autorités urbaines interrogées font état du contentement des Harari et de leur bonne volonté à participer à l'effort de conservation. « Nos ancêtres ont construit Jugol », et les Harari sont très fiers de la reconnaissance internationale de leur ville. En 2005, Harar a déjà reçu le prix de la paix. Les habitants se sentent concernés par la conservation et le classement va accroître leur intérêt: « s'ils ne considéraient pas auparavant Harar comme leur propriété, désormais ils savent que leur ville a de la valeur »<sup>5</sup>. Mais dans les faits, peu sont réellement concernés par le projet: ni les *afocha*, ni les *eder*<sup>6</sup> n'y ont participé; seuls les *kebele* et les *woreda* de Jugol jouent un rôle. Au stade de la

5- Entretien avec Ibrahim Sheriff, directeur adjoint du Bureau de la conservation du patrimoine culturel de Jugol.

6- *Afocha* et *eder* sont des communautés de voisinage qui rythment la vie des citadins en particulier lors des grands événements tels les mariages et les enterrements. « Afocha » est le terme spécifiquement harari.

**Figure 2 - Région harari :**  
les 3 woreda ruraux et la ville d'Harar



conception du dossier de candidature, aucune association n'a été contactée, ni aucun acteur du tourisme.

L'impression d'ensemble est que le jeune JCHCO n'a pas encore les moyens de son ambition, tant au niveau des compétences techniques et scientifiques qu'il rassemble qu'à celui des moyens financiers dont il dispose et de son poids effectif dans la politique urbaine.

### Les acteurs de la politique urbaine

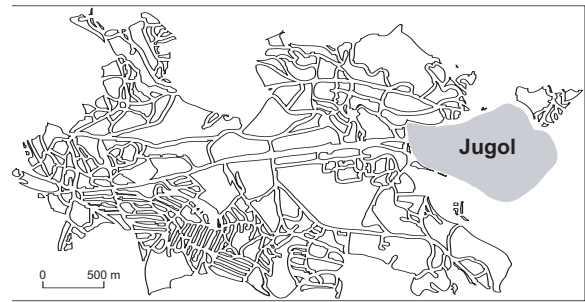
En ce qui concerne la politique urbaine, il y a dualité entre les niveaux régional et municipal. La région inclut en effet neuf woreda, dont six sont en zone urbaine et trois en zone rurale. La municipalité ne possède donc pas l'autorité première dans la zone urbaine et se trouve en compétition avec la région qui a l'ensemble des neuf woreda sous sa responsabilité.

Le bureau régional de développement urbain est par exemple en charge du nouvel IDP<sup>7</sup> qui inclut le futur schéma directeur de la ville. Un bureau possédant peu ou prou les mêmes compétences existe au niveau municipal : il s'agit du Département de la planification et de la construction. Ce bureau municipal a pour mission de planifier le développement urbain. Il entre dans ses fonctions de réguler, d'évaluer, de contrôler la construction dans la ville d'Harar ; il lutte donc également contre les installations illégales, délivre les permis de construire et régule l'industrie du bâtiment.

Le bureau régional de développement urbain aide l'Office municipal dans sa mission mais garde sa compétence sur toute la région. L'IDP et le nouveau schéma directeur sont sous la responsabilité de la région. Selon le directeur du Département de la planification et de la construction, Abbas Djibril, la municipalité n'y est pas suffisamment associée ce qui constitue une opportunité

7- IDP: Integrated Development Plan

**Figure 3 - Ville d'Harar**  
le secteur classé (Jugol) et la ville nouvelle



ratée pour la ville de penser un plan d'intégration urbain-rural.

On observe donc indéniablement un défaut dans la répartition des compétences de la Municipalité et de la Région, voire une concurrence sur certains domaines. Curieusement, la gestion patrimoniale relève exclusivement de l'échelon régional, tout comme la définition de la politique urbaine. La ville n'y étant dans les faits pas associée, aucune politique patrimoniale clairement identifiée ne prend sa place au niveau de la planification urbaine. La région d'Harar se contente aujourd'hui d'entériner dans sa loi les diverses prescriptions de l'Unesco qui n'ont pour le moment aucune réalité physique.

### CLASSEMENT ET NOUVEAU PROJET DE VILLE

#### Contradiction entre le projet urbain et la finalité du classement Unesco

Le classement patrimonial suit à Harar les recommandations de l'Unesco qui devraient en toute logique influencer localement la politique de la ville. En réalité on assiste à une totale réappropriation locale du projet.

Le classement concerne Jugol, c'est-à-dire la vieille ville d'Harar, première extension urbaine ceinte dans ses murs et qui a conservé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle où elle a pris sa forme définitive son caractère original. L'histoire urbaine d'Harar ainsi que la topographie expliquent la linéarité du développement de la nouvelle ville hors les murs qui s'étend dans une seule direction, le long de la route de Dire Dawa et d'Addis Abeba.

Jugol apparaît aujourd'hui excentré, au contact de la campagne agricole à l'Est et de la ville moderne à l'Ouest. L'Unesco a donc requis pour le classement que soit définie à l'Est de Jugol une zone tampon d'où serait exclue toute activité autre qu'agricole et interdite toute nouvelle construction à l'exception des bâti-

<b>CRITÈRES DE CLASSEMENT DE JUGOL</b>	ii	Témoignage d'un échange d'influences considérable pendant une période donnée ou dans une aire culturelle déterminée, sur le développement de l'architecture ou de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes ou de la création de paysages
	iii	Témoignage unique ou du moins exceptionnel sur une tradition culturelle ou une civilisation vivante ou disparue
	iv	Exemple éminent d'un type de construction ou d'ensemble architectural ou technologique ou de paysage illustrant une ou des périodes significative(s) de l'histoire humaine
	v	Exemple éminent d'établissement humain traditionnel, de l'utilisation traditionnelle du territoire ou de la mer, qui soit représentatif d'une culture (ou de cultures), ou de l'interaction humaine avec l'environnement, spécialement quand celui-ci est devenu vulnérable sous l'impact d'une mutation irréversible
	1	Révision du plan directeur qui devrait prendre en compte le projet de construction de la route et le développement de nouveaux logements afin de s'assurer que la conservation et la préservation sont complètement intégrées à l'urbanisme
<b>RECOMMANDATIONS (juillet 2005)</b>	2	Précision des niveaux de protection de la zone proposée pour l'inscription
	3	Définition des contrôles, des niveaux de protection et délimitation de la zone tampon élargie proposée
	4	Définition d'un système de gestion défini ou des mécanismes de gestion qui permettent à la ville de se développer de façon durable tout en respectant sa valeur universelle exceptionnelle

**Figure 4 - L'inscription de Jugol au Patrimoine Mondial par l'Unesco : les critères retenus pour justifier le classement et les recommandations fournies par l'Unesco en 2005 (date de la première candidature d'Harar)**

ments de ferme. Cela entraîne la prise d'un certain nombre de mesures concrètes :

L'abandon du projet de route asphaltée autour de Jugol : la région voulait en effet construire une nouvelle voie asphaltée le long du mur d'enceinte afin d'intensifier le trafic, de développer le commerce et aussi le transport des touristes. L'Unesco a alors observé que ce projet n'était pas compatible avec l'enregistrement de Jugol sur la liste du Patrimoine Mondial. La région réfléchit donc aujourd'hui à la faisabilité d'une route pavée, ou au déplacement de la route plus loin de l'enceinte.

Suivant cette première mesure, l'Unesco a demandé l'interdiction de toute construction dans la zone tampon qui entoure le périmètre dont la région demande le classement. Les seules constructions autorisées sont de simples huttes de terre et de bois à usage agricole.

Enfin la zone tampon doit demeurer propre. Les ordures qui souillent les deux rivières seront nettoyées et les décharges strictement contrôlées.

Ce sont les trois principales recommandations concernant la conservation de Jugol. Le problème est

que l'Unesco réduit par là Jugol à un monument qui doit être préservé et isolé de la modernité de la ville nouvelle et de la pression urbaine. L'Unesco oublie que Jugol est pour les autorités harari le cœur vivant de leur ville et de leur identité.

#### **Le patrimoine intégré dans une nouvelle conception de la ville**

L'autorité régionale harari veut en effet « remettre Jugol au centre » dans le nouveau schéma directeur en cours de réalisation par le FUPI (Federal Urban Planning Institute). La perspective à long terme est de transformer la région harari en une région totalement urbaine qui correspondrait à la ville d'Harar. Les planificateurs veulent en effet remplacer le modèle linéaire de la ville par un modèle concentrique, avec Jugol en son cœur.

C'est le schéma directeur de 1967, préparé par une équipe de consultants italiens, qui a donné à Harar sa morphologie actuelle. Il conserve en effet l'utilisation du sol alors existante et la structure de Jugol, à l'exception de l'implantation de quelques services et surtout d'un large développement commercial. En ce qui concerne la nouvelle ville, la plupart des routes principales actuelles

sont le résultat de ce schéma directeur.

Le plan de 1998 préconisait quant à lui le développement d'autres centres en dehors de Jugol étant donné l'élongation et la fragmentation de la ville. C'est pourquoi le futur développement de la ville devait se poursuivre dans les zones vides, notamment sur l'emplacement des actuels camps militaires. Au-delà des limites actuelles de la ville, la poursuite de l'extension linéaire à l'ouest était encouragée. Ce schéma directeur a été refusé pour la raison qu'il prenait en compte dans l'étude régionale la région d'Harar mais aussi la zone Harargué Est qui appartient à la région Oromiya. Le sens du développement proposé pour Harar était donc nettement tourné l'ouest, trop peu centré sur la ville et singulièrement sur Jugol.

Dans le nouvel IDP, la région entend donc « remettre Jugol au centre » et contrarier le développement linéaire vers l'ouest. L'autre projet est de créer des villes satellites autour d'Harar<sup>8</sup>. Harar a l'ambition de devenir une ville-centre pour la région, offrant tous les services nécessaires: électricité, téléphone, bonne voirie. L'avenir est à l'urbanisation, et les autorités harari souhaitent qu'à long terme l'État régional harari devienne une région totalement urbaine; Harar ambitionne même de devenir ville centre pour les régions voisines Oromiya, Somali et Dire Dawa<sup>9</sup>. Harar souhaite ainsi reconquérir son aire d'influence ancienne, le Harargué situé dans l'actuelle région Oromiya.

Ces positions antagonistes de la région harari et de l'Unesco comportent chacune leurs contradictions. L'Unesco veut en effet isoler la vieille ville afin de la protéger quand les autorités locales veulent faire de Jugol le moteur du dynamisme urbain. La difficulté réside évidemment dans l'opposition de ces deux visions du rôle et de la place que doit tenir la vieille ville.

On peut légitimement craindre que les prescriptions de l'Unesco mènent à la muséification de Jugol et à sa

mise en retrait du développement urbain. Mais la position harari comporte aussi le problème que Jugol ne s'est jamais véritablement trouvé « au centre ». Jugol a été la ville d'Harar jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, un noyau urbain à part entière pourvu d'un centre et d'une périphérie. Depuis que la ville s'est étendue hors les murs, et dans une seule direction, Jugol s'est retrouvé comme une ville dans la ville, d'un caractère totalement différent de celui de la ville moderne. Le centre physique et actif d'Harar s'est alors déplacé du centre de Jugol à sa périphérie ouest où se concentrent aujourd'hui les activités commerciales et le pouvoir politique. Mais Jugol fonctionne encore comme une entité à part entière. L'habitant de la vieille ville, pour peu qu'il travaille également dans Jugol, dans une boutique, sur un marché, dans une fabrique, a peu le besoin de sortir hors les murs. De même peut-on dire de celui qui réside hors de la vieille ville. Le rapport qu'entretiennent la vieille ville et la ville moderne est donc complexe et ne peut s'analyser seulement en termes de centre et de périphérie. Jugol est évidemment connecté à la ville moderne, mais elle l'est aussi encore partiellement à la campagne, et cela est sa spécificité en comparaison de la ville hors les murs. Jugol n'a jamais été le centre d'une ville d'Harar étendue: depuis que cette dernière a commencé de s'étendre hors les murs, la ville dans ses murs a toujours conservé une position à part, en retrait, géographiquement repoussée à la limite est de la ville, en contact permanent avec le monde rural.

« Remettre Jugol au centre »: il semble que l'opération soit illusoire compte tenu enfin de la réglementation qui régit aujourd'hui la conservation de Jugol et de ses alentours. Comment en effet venir à bout de la contradiction qui consiste à accepter une zone tampon de près d'un kilomètre de rayon au nord, à l'est et au sud de Jugol où les constructions sont sévèrement limitées et réglementées, et à prévoir dans le même temps un large développement urbain mixte (habitat, industries, commerces, services) dans ces mêmes directions? Certaines autorités urbaines disent à demi-mot qu'il faudra en effet peut-être assouplir la réglementation prévue dans le dossier de classement d'Harar par l'Unesco. D'autres estiment que l'option de la zone tampon est intenable compte tenu des besoins de développement de la ville. Toutefois la topographie à l'Est de Jugol constitue un autre obstacle bien plus sévère qu'une réglementa-

8- Le master plan de 1966 prévoyait déjà un réseau de villes satellites, regroupée par quatre ou cinq, au nord et au sud de Jugol. L'idée ne semble pas s'appuyer sur une étude sérieuse des potentialités d'Harar à attirer autant de nouveaux habitants et à offrir les services qui incombent à la ville centre d'un réseau de villes satellites secondaires.

9- L'idée qu'Harar pourrait supplanter Dire Dawa qui se trouve sur la ligne de chemin de fer, possède un aéroport et une économie plus florissante que celle d'Harar, semble relever de l'utopie. Il fut un temps où Harar était une ville bien plus importante que sa voisine Dire Dawa, mais les choses se sont inversées depuis les années 1960 et aujourd'hui Dire Dawa compte 270328 habitants, quand Harar n'en compte que 118000 (chiffres de l'Agence centrale de statistiques, 2005).



tion, obstacle qui rend assez improbable l'idée d'une extension urbaine au-delà des murs dans cette direction.

**3. JEUX DE CONSTRUCTION : IDENTITÉ HARARI ET TERRITOIRE URBAIN**

L'ambition des autorités harari pour leur ville, c'est-à-dire son recentrage sur Jugol, est fortement soutenue par des enjeux identitaires et territoriaux. La confrontation avec le terrain a en effet permis de mettre en évidence la complexité d'une ville qui réunit différentes réalités sociales et spatiales, et plusieurs niveaux de représentations.

**De l'identité harari à la réalité spatiale et sociale de la ville d'Harar**

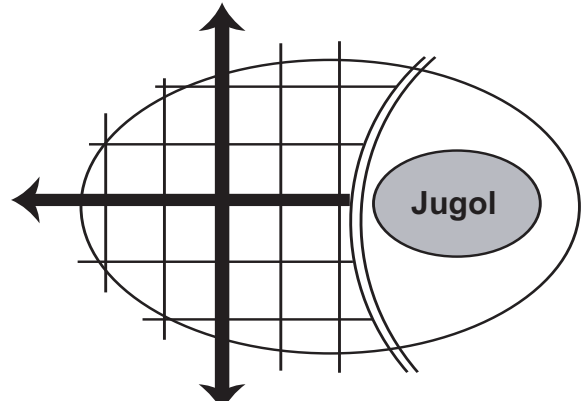
Le premier noyau, Jugol, la vieille ville, est l'essence même de l'identité harari, porteur de tous les fantasmes. « Jugol » signifie « le mur » et désigne à la fois l'enceinte et l'espace circonscrit par cette enceinte. Le mur incarne la ville parce qu'il l'isole de l'extérieur et marque physiquement la limite entre urbanité et ruralité ; les Harari sont d'ailleurs identifiés par leur position par rapport au mur: Ge désigne la ville et les Ge Usu (les habitants d'Harar) sont ceux « de l'intérieur ». De la même manière identifient-ils leur langue<sup>10</sup> à leur ville et la nomment Ge Sinan, « la langue de la ville ». Beaucoup de termes se rapportant à la tradition et à la culture harari sont formés de la même manière: Ge Gar est la maison harari, Ge Ada la tradition harari etc<sup>11</sup>.

Le terme « Jugol » désigne donc Harar dans sa première extension, la ville historique, homogène dans son organisation spatiale et sociale, en opposition à la campagne alentour. La vieille ville de Jugol a pris sa forme actuelle durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. La construction du mur et de ses cinq portes, le choix des matériaux pour le mur et les maisons, la structure urbaine participent chacun à l'identité et à l'importance historique de Jugol. Elle est dans le discours des Harari qui vivent à

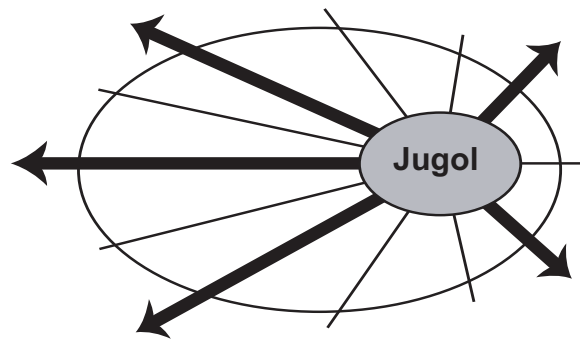
10- Le harari est une langue sémitique que les Harari sont les seuls à écrire et à parler; cette langue est toujours vivante, spécialement dans Jugol où tous les habitants la pratiquent y compris ceux dont la langue maternelle est l'oromifa ou l'amharic.

11- cf. LESLAU Wolf, 1965, *Ethiopians Speak, Studies in cultural background*, vol. I, Harari, Berkeley, University of California Press.

**Figure 6 - La vision de l'Unesco : Jugol en retrait du développement urbain**



**Figure 7 - L'ambition des autorités urbaines harari : Jugol au cœur du développement urbain**



Harar mais aussi dans celui des Harari de la diaspora<sup>12</sup> une sorte de mère patrie, symbole de leur histoire et de leur identité.

Le second cercle est la ville d'Harar dans son périmètre actuel. La ville commence à sortir de ses murs dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et sa conquête par les Amhara et doit son premier schéma directeur aux forces occupantes italiennes en 1937<sup>13</sup>. Le fondement de ce plan est la relation entre la ville blanche et la ville indigène, c'est-à-dire la ville nouvelle et Jugol. La ville blanche est pensée à cette époque comme une continuation moderne de la ville indigène et le maintien de la séparation physique des deux villes était la garantie du contrôle de la ville indi-

12- Les Harari partis à Addis Abeba ou à l'étranger sont aujourd'hui plus nombreux que ceux qui résident encore à Harar. Par ailleurs, les Harari ne représentent plus que 11,9 % des habitants de la ville d'Harar (où l'on dénombre plus de 55 % de Amhara et 22 % de Oromo), et 0,5 % des habitants de la région harari si l'on inclut la zone rurale presque exclusivement peuplée de Oromo (schéma directeur de 1998).

gène par l'autre. Sur le plan, on voit très clairement l'actuelle avenue principale qui part de la porte d'Harar, relativement étroite de manière que soit contrôlée la connexion entre les deux villes; elle s'élargit ensuite jusqu'à devenir un boulevard de cinquante mètres de largeur structuré à la gloire de l'Italie fasciste.

Aujourd'hui, alors que Jugol atteint approximativement 1,2 km d'est en ouest sur sa longueur maximale, la ville nouvelle s'étend sur 4,5 km. Et sa typologie est radicalement différente de celle de la vieille ville: quand cette dernière présente une incroyable densité de bâti et de population, des rues étroites, des impasses, des maisons à cour intérieure construites en pierre et isolées de l'espace public par de hauts murs, la ville nouvelle est beaucoup plus composite, mêlant de grands axes bordés d'immeubles modernes en béton et des quartiers à l'identité plus africaine, semblables à des villages où les rues comme les maisons sont en terre et les habitations regroupées à l'intérieur de clôtures végétales<sup>14</sup>. Dans cette partie de la ville, l'élément végétal est largement plus présent que dans Jugol, le caractère général des quartiers bien plus rural, et les Harari y sont quasi inexistantes. Questionnaires et observations ont d'ailleurs permis de montrer que les habitants de ces quartiers (qu'ils appellent « leurs villages ») ne se rendent que très exceptionnellement dans Jugol qu'ils ne considèrent pas comme le centre-ville.

Le troisième cercle est la région harari dont on se rend rapidement compte que la naissance, à l'ère de la décentralisation, fut en elle-même un processus de patrimonialisation porté par les Harari. La région harari est l'une des neuf régions créées en 1991 en Éthiopie, mais sa surface est si réduite comparativement aux autres<sup>15</sup>, sa population et la proportion de Harari sont si réduites, qu'elle est une exception incompréhensible si l'on ne considère pas l'histoire de la ville et de ses relations avec le pouvoir central. Depuis la perte de son indépendance dans les années 1880 qui signa le début de son déclin, Harar a en effet toujours cherché à retrouver une part d'autonomie et surtout à faire reconnaître sa singularité

13- cf. *Master Plan 1998* (analyse des précédents schémas directeurs dont celui de 1937 dont l'original n'a pas été retrouvé).

14- Il s'agit de *tukul*, des maisons rondes bâties en bois et en terre avec des toits de chaume.

par rapport à l'Oromiya voisine, région des Oromo dont l'expansion a été fulgurante depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, poussant les Harari à enfermer leur ville à l'intérieur d'une enceinte. L'amitié des Harari avec les Tigréens qui renversèrent le régime communiste du Derg en 1991 leur a permis lors de la fédéralisation du pays de gagner une région, dont la surface est minime en comparaison du Harargué, aire d'influence historique d'Harar, aujourd'hui situé dans l'Oromiya, mais dont le statut est rigoureusement égal à celui des plus grandes régions d'Éthiopie. Un travail sur le processus de patrimonialisation de la vieille ville d'Harar ne pouvait donc être entrepris sans un élargissement du terrain d'enquête à la région d'Harar dans son ensemble, et même au-delà à la diaspora harari.

Un quatrième cercle représenté par la diaspora harari peut en effet aujourd'hui se concevoir: le Harargué n'est plus qu'un souvenir de l'Histoire, et n'a de lien avec Harar que dans la mémoire des Harari. En revanche, l'importante émigration harari surtout composée de commerçants a conservé des attaches fortes avec Harar. Il s'agit bien souvent d'enfants de familles aisées, partis pour les uns à Addis Abeba<sup>16</sup>, pour les autres à l'étranger (États-Unis, Canada, Australie, Europe de Nord). Tous ceux qu'il a été possible d'interroger ainsi que leurs familles restées à Harar confirment la persistance des liens avec la ville et la culture de leurs ancêtres: ceux qui le peuvent se font ainsi construire une maison harari, ils se font envoyer d'Harar des éléments de décoration traditionnelle, et beaucoup financent l'entretien de la maison familiale en faisant parvenir de l'argent à Harar.

### **Patrimoine d'Harar et patrimoine harari: à qui appartient Jugol?**

Cette recherche se confronte donc à la complexité d'un terrain combinant deux réalités. La première est celle des Harari pour qui Jugol est inévitablement le

15- Surface de la région harari: 310 km<sup>2</sup>, population (recensement de 1994): 143 587 hab. Par comparaison, surface de la région Oromiya voisine: 360 000 km<sup>2</sup>; population: 20 012 952 hab. La surface de la région harari représente donc 0,09 % de la surface de l'Oromiya et la population de la région harari 0,72 % de la population de l'Oromiya.

16- Il existe à Addis Abeba un quartier nommé Adre Sefer, littéralement « quartier des harari ». Il s'agit pour la plupart de commerçants du Merkato, le grand marché de la capitale

cœur et l'âme d'Harar, porteuse de leur identité – la ville nouvelle et la région d'Harar étant l'aire d'influence dominée par le noyau central qu'est Jugol. Cette représentation est celle des autorités puisque la constitution de la région réserve aux Harari les postes décisionnels. Elle correspond aussi à celle d'une majorité de Harari rencontrés à Jugol ou à l'extérieur.

L'autre réalité est celle d'une ville peuplée majoritairement de non-Harari, qu'ils soient Amhara, Oromo, Guraghe ou Somali, qui ne se reconnaissent pas de la même manière dans la vieille ville et dont les pratiques spatiales, loin de faire de Jugol un centre, tendent à le repousser aux marges. C'est la réalité d'une ville dont l'extension urbaine dépasse largement celle du centre historique, et qui se trouve à ses confins au contact d'une aire rurale à 98 % peuplée d'Oromos qui n'ont pas de mémoire commune avec les Hararis, ni de culture citadine.

Harar était une ville-État riche et influente, à la singularité forte, conquise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le pouvoir Amhara et intégrée au royaume éthiopien. Aujourd'hui, à l'ère la décentralisation, Harar (par « Harar » entendons les autorités harari au pouvoir) entend récupérer à la fois sa singularité et son influence. L'inscription de Jugol sur la liste du Patrimoine Mondial et la définition concomitante du nouvel IDP participent sans doute de cette volonté de reconnaissance et d'affirmation de la centralité d'Harar et – à l'intérieur d'Harar – de Jugol, qui est tout à la fois son cœur symbolique et historique. Mais la mise en avant de Jugol par son classement, légitimé parce qu'il célèbre la « grande histoire » harari et surtout « la culture harari », ne nie-t-elle pas une part de l'histoire de ses habitants dont la mémoire, sans l'appui matériel que constitue une vieille ville conservée et vivante, risque d'être étouffée ?

Aujourd'hui, le nouveau projet de ville s'appuie sur le classement qui sert à justifier le nouveau rôle souhaité pour Jugol. Prenons pour preuve l'invasion d'un vocabulaire censé incarner à la fois le temps passé et l'avenir, dans une dynamique de développement: c'est l'invasion du « culturel », et la référence incessante à « l'identité » et aux « ancêtres ». Tout ce qui est mis en avant sous le qualificatif de « culturel », dans le secteur touristique comme dans celui du développement urbain, désigne ce qui est

ancien, traditionnel et, finalement, harari. Et ce que sert cette légitimation ethnique, c'est un projet de développement pour toute la ville, voire pour la région entière.

## Conclusion

Cette recherche sur l'impact d'un classement au Patrimoine Mondial sur le développement local entame sa deuxième phase. Les données récoltées sur le terrain d'Harar n'ont pas encore fini d'être dépouillées, mais les pistes qui se dégagent donnent déjà à Harar matière à la poursuite de la réflexion sur les différentes strates territoriales et sur la manière dont la reconnaissance patrimonial sert à redéfinir les contours de la ville et du projet urbain.

L'étude d'un deuxième terrain (Alep en Syrie, dont la vieille ville a été classée par l'Unesco en 1986) au premier semestre 2007 permettra d'introduire une démarche comparative. Vingt ans séparent les processus respectifs de patrimonialisation et notamment les démarches de classement au Patrimoine Mondial de ces deux villes. Or les perceptions du patrimoine et de ses enjeux en termes de rénovation et d'animation de la ville changent selon les acteurs et les époques: en 20 ans, la question du centre urbain et du centre historique, de sa fonction dans la ville, a évolué tant dans les politiques urbaines locales que dans le discours des institutions internationales telles l'Unesco. La question de la temporalité sera donc primordiale tout comme celle du contexte historique et culturel qui fait d'Alep une ville ayant bien avant Harar pris conscience de l'existence de son patrimoine et de ses potentialités de mise en valeur.



## Bibliographie

- BEGHAIN P., 1998, *Le patrimoine : culture et lien social*, Paris, Presses de Sciences Po.
- FERGUENE A. dir., 2004, *Gouvernance locale et développement territorial. Le cas des pays du Sud*, Paris, L'Harmattan.
- GRAVARI-BARBAS M. dir., 2005, *Habiter le patrimoine. Enjeux, approches, vécu*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- GRAVARI-BARBAS M., 2002, « Le patrimoine territorial, construction territoriale, vers une gouvernance patrimoniale? », *ESO travaux et documents*, n° 18.
- GREFFE X., 2000, « Le patrimoine comme ressource pour la ville », *Développement et coopération, Les Annales de la recherche urbaine*, n° 86, p. 29-38.
- GREFFE X., 1997, *La valeur économique du patrimoine*, Paris, Economica.
- PLANNING AND DEVELOPMENT BUREAU, Harari People National Regional State, *Harari Regional Atlas*, 2000.
- HIRUY M., 2001, « Urban Management and Development in Ethiopia », *Workshop of the role of urbanization in the socio-economic development process*, Nazareth, Ethiopie.
- LAZZAROTTI O., 2003, « Tourisme et patrimoine », *Annales de géographie*, n° 629.
- LE GALES P., 1993, *Politique urbaine et développement local*, Paris, L'Harmattan.
- LESLAU W., 1965, *Ethiopians Speak, Studies in cultural background*, vol. I, Harari, Berkeley, University of California Press.
- POLAN K., 1998, *Regional Development, Decentralization and Regional Policy in Ethiopia*, Conference on Regional Development and Policies in Transforming Economies.
- RONCAYOLO M., 1990, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard.
- TESFAYE S., 2001, « The Challenges of Urban Management in Ethiopia », *Workshop of the role of urbanization in the socio-economic development process*, Nazareth, Ethiopie.